

La traduction, mode de vie.

Entretien avec Cèsar Montoliu

Albert Branchadell

Universitat Autònoma de Barcelona
 Departament de Filologia Catalana
 08193 Bellaterra (Barcelona). Spain
 albert.branchadell@uab.cat

M. Cèsar Montoliu est né à Barcelone en 1962. Il a passé sa licence ès lettres classiques à l'Université de Barcelone en 1985. Pendant ses études il s'est initié au grec moderne de la main de feu Eudald Solà et puis il a complété la connaissance de cette langue grâce à de nombreux séjours linguistiques en Grèce. En 1990 il a poursuivi ses études de grec moderne à l'*Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO)* à Paris. En 1998 il a fait un doctorat en typologie linguistique à l'Université d'Anvers. Sa thèse, inachevée, tourne autour des modes de grammaticalisation des auxiliaires dans un échantillon représentatif des langues du monde. Il a enseigné le latin et le grec pendant deux ans à Barcelone avant de commencer à travailler en 1986 en tant que traducteur pour la Commission Européenne à Bruxelles. Actuellement, il exerce ses activités professionnelles à la Représentation de cette institution européenne à Barcelone en tant que traducteur et promoteur de la politique de multilinguisme de l'UE. Il a traduit en français le *Llibre d'Amic e Amat (Le Nouveau Commerce)*, 1986) et il s'est aussi penché sur la littérature grecque moderne: il a traduit en catalan le roman *Terceres Núpcies (To Tritó Stefani)* de Kostas Takhtsis (Proa, 1998) et en espagnol le roman *Tierras de Sangre (Matoména Khómata)* de Didó Sotiríu (Acantilado, 2002, prix Antonio Tovar de traduction). Il a publié plusieurs articles sur le contact des langues dans les Balkans. La revue *Quaderns* n'a pas voulu laisser passer l'opportunité d'interviewer un traducteur d'une expérience aussi vaste qu'intéressante.

Monsieur Montoliu, je vous remercie très sincèrement d'avoir accepté cet entretien avec *Quaderns*. Nous voudrions vous questionner au sujet de votre longue expérience comme traducteur à la Commission européenne et aussi sur votre contribution comme traducteur littéraire. Comment êtes-vous devenu traducteur ?

Je suis devenu traducteur tout à fait par hasard. J'étais parti pour être professeur de langues classiques, latin et grec. Un jour j'ai lu une annonce dans la presse: une convocation pour un concours de traducteurs de la Commission européenne. C'était en 1985 et je terminais mes études de lettres classiques à l'Université de Barcelone. Un ami m'a poussé à m'y présenter. Je parlais français, connaissais

assez bien l'anglais, au moins à l'écrit, avais des connaissances d'allemand et avais fait un séjour linguistique à Salonique pour apprendre le grec moderne. J'ai suivi toute la procédure sans beaucoup de conviction et me suis présenté aux examens, que j'ai réussis. Le 1^{er} octobre 1986 je suis parti à Bruxelles « pour essayer ». Et j'essaie toujours! Je suis fonctionnaire des institutions européennes. Cela fait 22 ans que je travaille pour ce qui était à l'époque l'unité espagnole du service de traduction de la Commission européenne et actuellement le département espagnol de la Direction générale de la traduction. Je me souviens que mon premier jour de travail à Bruxelles mon nouveau chef m'a demandé quelle expérience j'avais en tant que traducteur. Moi, tout naïvement, j'ai répondu que j'avais passé au moins cinq ans de ma vie, sans compter l'enseignement secondaire, à traduire les classiques: Homère, Thucydide, Platon, César, Cicéron, Horace. Évidemment elle s'interrogeait sur mon expérience professionnelle dans le domaine de la traduction non littéraire, qui était nulle, et donc, face à ma réponse, elle a assumé que je n'avais encore aucune expérience. Mais c'est à ce moment-là que j'ai réalisé que je n'avais fait autre chose dans ma vie que traduire. Il va de soit que les versions un peu maladroites et excessivement collées à l'original que nous faisons dans mes études de lettres classiques n'ont pas grande chose à voir avec la pratique professionnelle de la traduction, mais tout de même j'ai la conviction que ce fut une excellente formation.

Qu'est-ce que des traducteurs comme vous font au département espagnol de la Direction générale de la traduction ?

Dans le département espagnol de la Direction générale de la traduction, de même que dans les autres départements linguistiques, on traduit dans la langue cible, c'est-à-dire, en principe la langue maternelle des traducteurs, toute sorte de communications écrites: des textes législatifs, des documents politiques, des communiqués de presse, des discours, des accords internationaux, des réponses aux questions orales et écrites des députés du Parlement Européen et la correspondance avec les citoyens, les entreprises, les gouvernements nationaux, mais aussi des rapports juridiques, financiers, scientifiques et économiques. L'éventail des documents à traduire est donc très varié.

Comment se déroule la journée type d'un traducteur qui travaille pour la Commission ?

La journée type d'un traducteur de la Commission européenne se passe la plupart du temps devant l'écran de l'ordinateur. Nous avons accès aux demandes des traductions via le serveur et puis nous travaillons sur *Word* et nous utilisons à volonté tous les instruments informatiques d'aide à la traduction dont dispose la Commission: des bases de données terminologiques (IATE, QUEST), législatives (Eur-Lex) et thématiques, des mémoires de traduction (TRADOS Translator's Workbench) et des traducteurs automatiques (SYSTRAN) selon les paires de langues disponibles.

Votre langue cible, bien entendu, c'est l'espagnol. Quelles sont vos langues source ? Et parmi ces langues-ci, quelle est la langue la plus fréquente ? Traduisez-vous parfois dans des langues autres que l'espagnol ?

J'avais passé mon concours avec deux langues obligatoires, français et anglais, et deux autres langues facultatives, allemand et grec. Jusqu'en 1995 la langue source de la plupart de mes traductions était le français. Pendant mes premières années à Bruxelles j'ai aussi traduit beaucoup de pages de grec puisqu'au début j'étais le seul traducteur à la Commission pouvant traduire cette langue à l'espagnol. C'étaient surtout des textes sur la sécurité sociale ou d'autres affaires sociales relatives aux travailleurs migrants. D'un autre côté, étant donné que plusieurs de mes collègues avaient un très bon niveau d'anglais et d'allemand, au début j'ai très peu traduit ces langues et d'ailleurs j'ai complètement perdu ma *compétence traduisante* en allemand. La langue cible de mes traductions a toujours été l'espagnol.

Certes, le traducteur contemporain est inséparable de son ordinateur. Cela a dû beaucoup changer depuis votre début en 1986.

En effet, je ne peux pas imaginer mon métier sans un ordinateur. En 1986, quand je suis arrivé à Bruxelles, on m'a donné un bureau, une table, des feuilles de papier blanc et un crayon ! Puis j'ai eu droit à un dictaphone pour enregistrer mes traductions, mais je n'ai jamais aimé cela. Je corrige beaucoup mes traductions et un dictaphone exige d'enregistrer presque une version finale. Cela m'obligeait à écrire à la main mes traductions et puis à les enregistrer. C'était une perte de temps. Plus tard, nous avons eu des terminaux WYSE avec un pool d'imprimantes extrêmement bruyantes. Ce n'est que dans les années 1990 que les ordinateurs personnels reliés à un serveur se sont généralisés à la Commission. Depuis, l'informatisation est montée en flèche, surtout à partir des années 2000.

À votre avis, où va-t-on ? En ce qui concerne la Commission européenne, le traducteur humain risque-t-il de disparaître ?

La question sur le futur des traducteurs humains est souvent posée, mais certes par des non initiés. Tous les outils d'aide à la traduction dont nous disposons actuellement, de même que les différents systèmes de traduction automatique ne sont que des outils d'appoint qui facilitent la tâche du traducteur. C'est pareil dans tous les métiers. Pourquoi répéter toujours les mêmes tâches ou passer du temps à faire de longues recherches terminologiques, par exemple ? C'est un effort inutile qu'il faut laisser aux machines et aux bases de données, certes nourries elles par des experts. La mécanisation et l'automatisation des tâches a été un grand pas dans tous les métiers, mais le facteur humain, c'est-à-dire, la créativité humaine, la capacité à évaluer un travail, à réviser une traduction, à en peaufiner le style, même le rythme de la phrase ou la justesse d'un terme ou d'une argumentation c'est là des choses que la technologie ne saurait jamais remplacer. Les dictionnaires n'ont jamais renvoyé les traducteurs ni les interprètes dans les oubliettes: ce n'est pas parce que l'on est traducteur que

l'on a tout le dictionnaire en tête. Justement les dictionnaires libèrent la mémoire des traducteurs pour qu'ils puissent consacrer leur temps à d'autres tâches beaucoup plus créatives. Il y a beaucoup de fausses idées qui circulent sur le métier de traducteur, mais il est vrai que c'est un métier en pleine évolution dont l'utilité n'est pas toujours bien perçue du grand public.

En 1986 l'Union Européenne comptait 12 membres. Après le dernier élargissement, il y en a 27. À quel point ces élargissements ont-ils influencé le travail des traducteurs ?

Suite à l'adhésion dans l'UE de la Suède, de l'Autriche et de la Finlande en 1995, l'anglais a pris petit à petit la place qu'avait le français dans les institutions européennes et donc le pourcentage des traductions à partir de l'anglais n'a cessé d'augmenter et celui des traductions à partir du français de diminuer. Avec les élargissements successifs, celui de mai 2004 et celui de janvier 2007, douze autres pays sont devenus États membres de l'UE. Paradoxalement, l'augmentation du nombre de langues et donc du multilinguisme de l'UE a généralisé l'usage de l'anglais en tant que langue de communication et de travail dans les institutions européennes. En 2006 72% des textes originaux étaient rédigés en anglais et la tendance à la croissance est constante pour cette langue.

D'un autre côté, il a fallu former des traducteurs qui puissent traduire les dix nouvelles langues de même que des équipes de traducteurs qui aient ces nouvelles langues comme langues cible. C'est un processus qui a duré longtemps et qui n'a pas été facile. Il y avait des pays qui n'avaient même pas d'écoles de traduction.

Vous êtes toujours traducteur, mais pour l'instant vous ne travaillez plus à Bruxelles. Qu'est-ce que vous traduisez à Barcelone ? Et d'ailleurs dans quel sens travaillez-vous pour le multilinguisme ?

En janvier 2006 j'ai commencé à travailler à la Représentation de la Commission européenne de Barcelone en tant que traducteur et promoteur de la politique de multilinguisme de la Commission. Je traduis et je fais des révisions, principalement en catalan, des publications de la Représentation, mais aussi en espagnol, anglais et français. Mon travail ici à Barcelone est beaucoup plus varié qu'à Bruxelles. Je suis une espèce d'expert linguistique et j'assure toutes sortes de services linguistiques. Mais je m'occupe aussi de promouvoir la politique de multilinguisme de la Commission européenne mise sur pied par le commissaire Leonard Orban. Il s'agit d'établir des contacts et de créer un réseau d'experts en multilinguisme. La Commission européenne n'a pas de compétences en éducation ni en planification linguistique, mais elle peut promouvoir l'apprentissage des langues étrangères et disséminer les bonnes pratiques en matière de gestion du multilinguisme dans les entreprises et dans les institutions. Le but de la Commission européenne est de promouvoir la connaissance des langues étrangères dans les entreprises de sorte qu'elles puissent tirer parti de cet avantage compétitif face à la concurrence du marché européen et mondial.

Retournons à Bruxelles. Vous avez dit que l'intégration des dix dernières langues officielles a été un processus « qui a duré longtemps et qui n'a pas été facile ». Quand on ne trouve pas suffisamment de traducteurs d'une langue quelconque, comment fait-on pour constituer des équipes qui puissent traduire de/vers cette langue ?

Dans le passé la Direction générale de la traduction a eu recours à des agents contractuels pour combler ses besoins en traducteurs. La DGT collabore aussi avec les organismes nationaux pour trouver des solutions pragmatiques au manque d'effectifs. Dans le cas d'espèce de la langue maltaise, par exemple, au moment de l'adhésion de Malte à l'UE les institutions européennes ont dû faire face à un nombre insuffisant de candidats aux postes de traducteur. Cela était dû d'un côté à la réalité démographique du pays et d'un autre au manque d'une formation en traduction dans le pays, aussi bien qu'au manque de tradition en traduction du et vers le maltais. En effet, Malte ne compte que 400 000 habitants. Si l'on extrapolait à l'Allemagne les besoins en traducteurs maltais des institutions européennes (autour de 120), cela reviendrait à un nombre aussi élevé de traducteurs que 24 000 ! Pour subvenir aux besoins des institutions européennes, trois concours ont été convoqués et plusieurs processus de sélection d'agents temporaires ont été organisés. De son côté, l'Université de Malte a créé un cycle postuniversitaire de traduction. Eu égard de cette situation, en 2004 une dérogation de l'obligation de tout traduire en maltais a été établie. Cette dérogation est restée en vigueur jusqu'en avril 2007. Actuellement, les problèmes liés au manque d'effectifs ayant été résolus, il n'y a plus de différences entre la situation de la langue maltaise et celle des autres langues officielles de l'UE.

Est-ce qu'il est vrai que certains traducteurs qui travaillaient déjà à la Commission ont dû se recycler, c'est-à-dire, apprendre la langue maltaise pour traduire aussi de cette langue ?

La règle générale est que l'on traduise toujours vers la langue maternelle. En effet, il y a eu un petit groupe de traducteurs de la Commission européenne qui ont suivi une formation pour apprendre le maltais et être en mesure de traduire à partir de cette langue vers leurs langues maternelles respectives.

En tout cas, à votre avis, quelles sont les principaux problèmes linguistiques que pose la traduction de/vers une langue aussi peu traduite que le maltais ?

La traduction à partir du maltais, vers l'espagnol dans mon cas d'espèce, présente la difficulté, assez commune d'ailleurs, qu'il faut passer par l'intermédiaire d'une autre langue, notamment l'anglais. Il n'y a pas de dictionnaires maltais-espagnol ni d'outils terminologiques ni informatiques d'aide à la traduction dans cette paire de langues. Mais, par contre, le maltais présente la facilité d'être une langue très proche de l'italien et donc des langues romanes en ce qui concerne sa façon d'arranger les phrases et sa façon d'organiser l'information. Quelque part c'est de l'ita-

lien dans un canevas sémitique ou, pour être plus précis, arabe dialectal, plus ou moins proche du maghrébin, partiellement relexifié en italien.

Logiquement, on peut espérer que ce genre de processus pourrait se répéter dans le futur puisque il est toujours possible d'élargir l'Union Européenne avec de nouveaux pays. Aux 23 langues officielles actuelles on pourrait un jour y ajouter l'albanais, le bosniaque, le croate, l'islandais, le macédonien, le moldave, le monténégrin, le serbe, le turc, l'ukrainien, etc. Qui sait ? Peut-être aussi le biélorusse ! À votre avis et d'après votre expérience dans la Commission Européenne, y aurait-il un nombre maximale de langues officielles pour que la Direction générale de la traduction soit soutenable ?

Nul ne sait comment va évoluer la traduction dans l'UE. Pour l'instant seul le Règlement n° 1/1958, qui établit le régime linguistique de l'UE, est d'application. Ce règlement ne peut être modifié qu'à l'unanimité par le Conseil Européen, c'est-à-dire, par les États membres.

Si ce nombre maximale de langues officielles n'existait pas, qu'est-ce qui empêcherait nos décideurs d'officialiser de grandes langues régionales européennes telles que le catalan/valencien, qui est beaucoup plus pratiquée que nombre des langues officielles actuelles ?

La Commission européenne traite toutes les langues officielles de l'UE sur un pied d'égalité, mais, conformément au Règlement n° 1/1958 déjà mentionné, le catalan/valencien n'est pas une langue officielle ni une langue de travail des institutions européennes. La décision de définir une langue en tant que langue officielle et langue de travail de l'UE revient aux États membres et, comme je l'ai déjà dit, au Conseil européen, qui doit statuer à l'unanimité, et donc elle n'est pas du ressort de la Commission européenne.

En tout cas, le fait est que le Conseil a décidé en juin 2005 de reconnaître un degré d'officialité aux « langues, autres que les langues visées par le Règlement n° 1/1958 du Conseil, dont le statut est reconnu par la Constitution d'un État membre sur tout ou partie de son territoire ou dont l'emploi en tant que langue nationale est autorisé par la loi », c'est-à-dire, le catalan/valencien, le galicien et le basque. La même reconnaissance a été accordée au gallois en 2008. Trois ans après et d'après votre expérience, quel bilan peut-on tracer de cette reconnaissance ?

Les langues régionales espagnoles se bénéficient des accords administratifs signés en 2005 par l'Espagne et chacune des institutions européennes. Selon ces accords, les citoyens ont le droit de s'adresser aux institutions européennes par écrit dans l'une de ces langues et ils doivent pouvoir obtenir une réponse dans cette même langue. Il est vrai que la procédure est un peu complexe, mais elle existe et j'invite tous les citoyens à en faire usage.

« La procédure est un peu complexe ». Est-ce que vous pourriez nous la décrire brièvement ? D'ailleurs, est-ce que la Commission (ou les autres institutions européennes visées par les accords administratifs mentionnés) a des données qui nous permettent d'évaluer l'impact réel de ces accords ?

La procédure est un peu complexe dans le sens où les autorités espagnoles font l'interface entre les citoyens et les institutions européennes. En effet, c'est à elles que revient la tâche de traduire dans l'une des langues officielles de l'UE, notamment l'espagnol, les lettres adressées aux institutions européennes en catalan, galicien ou basque de même que les réponses des institutions européennes dans ces mêmes langues. Cela ralentit un peu toute la procédures, mais c'est tout. Ceci dit, la Commission européenne n'a pas de données sur les autres institutions, mais je peux vous dire que les citoyens qui ont eu recours à cette possibilité ne sont pas très nombreux. Au fait, moins de dix lettres ont été reçues depuis la signature des accords.

En dehors de votre activité comme traducteur à la Commission, vous avez traduit aussi des œuvres littéraires, n'est-ce pas ?

Oui, j'ai traduit du grec moderne en catalan *Terceres Núpries*, de Kostas Takhtsis, publié chez Proa en 1998, et en espagnol *Tierras de Sangre*, de Didó Sotiríu, publié chez Acanalado en 2002.

Est-ce que vous pouvez nous raconter comment vous êtes devenu traducteur littéraire ?

Ces traductions ont été le résultat d'une lecture passionnée et j'ai eu la chance d'avoir tout le loisir pour traduire ces deux romans. Personne ne m'en a commandé la traduction. Je les ai lus, ils m'ont fasciné et j'ai décidé de les traduire. Ce n'est que postérieurement que j'ai cherché une maison d'édition, mais je dois avouer que cela n'a pas été très facile. J'ai mis longtemps, des années même, pour les traduire parce que j'y travaillais quand j'en avais le temps après mon activité professionnelle. D'ailleurs, les deux romans, aussi bien *Terceres Núpries* que *Tierras de Sangre*, ont été pour moi un moyen d'apprentissage et de perfectionnement du grec moderne. Au fait, ces traductions ont été une sorte de compromis entre les versions des auteurs classiques de ma jeunesse et ma pratique professionnelle de la traduction en ce sens que mon premier but a été de me prouver que j'avais une compréhension totale de l'original et donc que je maîtrisais la langue source, mais d'un autre côté, ces deux titres m'ayant profondément marqué, j'avais aussi l'ambition de les rendre en catalan et en espagnol de façon compréhensible, efficace et fidèle à l'intention littéraire de l'auteur, ce qui doit être l'objectif de toute traduction. J'ai dû m'efforcer pour m'éloigner suffisamment du texte original pour rendre la traduction aussi lisible et croyable que possible. Quand on a eu une formation en lettres classiques, on est parfois tellement subjugué par la langue originale que l'on peut être tenté de chercher l'équivalent étymolo-

gique d'un terme grec afin de ne pas trahir le concept original. Mais en procédant de la sorte, on peut trahir beaucoup plus l'esprit de l'ouvrage parce que le terme catalan ou le terme espagnol peuvent avoir des connotations différentes ou un usage beaucoup plus restreint que le terme grec et donc provoquer un effet sur le lecteur non recherché par l'auteur. J'ai donc beaucoup révisé la cohérence stylistique de mes traductions et j'ai cherché à éviter consciemment toute traduction érudite ou pédante.

Vous avez dit que *Tierras de Sangre* vous a beaucoup frappé. Pourquoi ?

C'est un roman déchirant. Il décrit des situations si dramatiques que j'en avais le cœur serré rien que d'en traduire certaines pages. C'est une très belle plaidoirie contre la guerre, contre le nationalisme et contre l'impérialisme, qui utilise les petites nations à son gré. Il décrit la guerre de 1922 entre les grecs d'Asie Mineure et les turcs. En Asie Mineure habitaient harmonieusement des grecs, des turcs, des arméniens, des juifs et des levantins, italiens principalement, depuis des siècles. Les suites de la Grande Guerre et la création des états-nation dans un territoire où toutes les langues, toutes les religions et tous les peuples étaient mélangés ont provoqué des déplacements de populations qui ont eu des conséquences meurtrières et dramatiques pour tous ces peuples. On se demande quelle est l'utilité de créer des états nationaux homogènes du point de vue ethnique et linguistique et d'établir des frontières là où jamais une frontière ne passait. C'est justement le contraire du monde mondialisé dans lequel nous vivons aujourd'hui et où en principe toutes les influences sont bienvenues et toutes les cultures sont mélangées.

L'écrivain Robert Saladrigas a écrit tout récemment (*La Vanguardia*, 10 décembre 2008) que «estamos muy poco al corriente de la literatura griega contemporánea. Los poetas, casi a excepción de Yorgos Seferis que recibió el Nobel en 1963 y Odiseas Elitis en 1979, no son traducidos. Y de los narradores apenas sabemos más allá de Nikos Kazantzakis (*Zorba el griego* y *Cristo de nuevo crucificado*) y Vasilis Vasilikós (*Z*), cuyas obras fueron popularizadas por el cine. Para conocer autores de la talla de Elías Venesis, Yorgos Theotokás o I. M. Panayotópulos, sólo queda el recurso de leerlos en traducciones francesas o inglesas». M. Saladrigas a oublié, hélas!, de mentionner Didó Sotiríu, et encore d'autres! Qu'en pensez-vous ? Pourquoi la littérature grecque est-elle si peu populaire en Espagne ?

À mon avis ce n'est pas un problème spécifique de la littérature grecque. Le marché est dominé par la langue anglaise, les maisons d'édition s'intéressent surtout à traduire des titres ou des auteurs qui ont eu du succès en anglais, un peu moins en français, en italien ou en allemand, mais c'est tout. Les littératures moyennes ou minoritaires, aussi importantes soient-elles, tel que le cas de la littérature néo-grecque, n'ont que très peu de possibilités d'accéder au grand public. Ceci dit, le fait qu'il y ait maintenant dans plusieurs universités espagnoles des départements de traduction de grec moderne et des écoles officielles de langues qui enseignent

aussi le grec fait, d'un côté, qu'il y ait des professionnels de la traduction de cette langue et, d'un autre côté, qu'il y ait des gens intéressés à lire des auteurs grecs en espagnol. Néanmoins, il y a toujours eu des passerelles entre les études de lettres classiques et la traduction du grec moderne de sorte que cette langue a été peut-être mieux représentée dans les librairies espagnoles que d'autres langues moyennes de la même importance que le grec.

M. Saladrigas parlait des traductions du grec moderne vers l'espagnol. À votre avis, quel est l'état de la traduction du grec en catalan ?

La langue catalane n'est pas si mal lotie en ce qui concerne les versions d'auteurs grecs contemporains. Selon l'article publié en 2004 dans *Quaderns* par Joaquim Gestí, de la fin du XIX^e siècle à nos jours une cinquantaine de titres ont vu le jour, dont vingt-six depuis 1990. Il est vrai que cela peut paraître peu si on le compare avec le nombre des titres traduits à partir de l'anglais, mais c'est quand même mieux que les chiffres correspondant à d'autres langues moyennes. De toute façon, il n'existe pas une vraie politique de traduction des classiques contemporains ni des auteurs les plus lus en Grèce si ce n'est l'intérêt personnel des traducteurs à faire connaître tel ou tel ouvrage.

Monsieur Montoliu, on pourrait parler encore sur les difficultés linguistiques que pose la traduction d'une langue aussi lointaine que le grec, mais malheureusement il faut terminer maintenant. Ma dernière question est toute simple. Vous affirmez être devenu traducteur par hasard. Ici, dans notre Faculté de Traduction et d'Interprétation, il y a des centaines d'étudiants qui savent (où du moins qui croient savoir) qu'ils veulent devenir aussi des traducteurs. En vue de votre expérience, qu'est-ce que vous leur conseilleriez pour qu'ils réussissent dans leur but ?

Contrairement à l'idée reçue, le plus important pour un traducteur c'est d'avoir une très haute compétence linguistique non pas dans la langue source, mais dans la langue cible. Un bon traducteur devrait être capable de maîtriser le plus grand nombre de registres et pousser bien au-dessus de la moyenne sa capacité à émettre des jugements linguistiques raisonnés. Il ne suffit pas de produire des versions dont le seul but seraient de transposer l'original. Il faut que le texte final dans la langue cible soit cohérent, compréhensible et grammatical. Bref, pour être un bon traducteur il faut être un bon écrivain. Il faut aimer écrire et savoir rédiger. Il faut savoir choisir les mots, la phraséologie et les synonymes appropriés à chaque contexte, avec leur structure syntaxique, sans forcer la langue et sans calquer des modes de pensée ni des structures étrangères. Pour cela il faut lire beaucoup et surtout il faut faire des lectures difficiles: les classiques, le Droit, des bonnes traductions aussi. Et il faut accepter d'être corrigé et révisé aussi souvent que possible par des collègues et par ceux qui ont plus d'expérience. Cela permet de peaufiner son style et d'acquérir toujours de nouvelles ressources d'expression écrite. Et surtout il ne faut pas avoir peur de s'éloigner de l'original, de ses structures syn-

taxiques, sémantiques et pragmatiques. Il ne s'agit pas de réécrire, mais de trouver les moyens expressifs propres à la langue cible pour transposer l'original de façon naturelle. Souvent, un excès de fidélité trahit l'intention de l'original et détourne involontairement l'attention du lecteur sur la bizarrerie de l'expression. C'est un travail intellectuel très poussé, parfois très mal payé et certainement pas bien reconnu, mais qui peut produire énormément de satisfaction.